

Salaisons alizées

Ann O'aro

Number 158, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93748ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

O'aro, A. (2020). Salaisons alizées. *Les écrits*, (158), 62–69.

SALAISONS ALIZÉES

SALAISONS ALIZÉES

La vérité a peur
du sang de son géolier
épousant le tourbillon du baigne

Pionniers amers venant
d'amples bouffeurs de bavardages
banales excavations
énumérées d'un ton neutre

l'air anodin de l'ironie
les hommes crépusculaires
aux tempes chauves
de sombres pirates,
des corsaires bruyants
et plus rien,
pas un écho,
des aventures de la mer rouge
sur l'océan Indien

La négligente lassitude du corps souffrant
d'un fond de soi désintégré
dans la moque fêlée du cessez-le-feu
les pieds tendres et indifférents
aux accents esclaves
de la terrasse aveugle

la danse nue d'un moment sourd

le sommeil autoritaire,
acceptant le sort du silence

la lettre va et vient
du cercle de parole
la conteuse avec sa canne

et avec son ventre
ouvert et obstrué
son silence avorté
et stérile dans les mains
– salées –

À bord des bateaux
d'autres danses piétinées
et avanies
les langues largues
et les mains crochetées
sépulcrales chorégraphies

D'un coup de maître
d'un porte-voix,
les sardes en pleine garrigue
laissés pantois au port
par d'immondes calfeutrages
le son strident et inaudible
d'une liberté apposée à un hameçon

«soyez donc assez nègres pour rester petits»

et quand il sera fait
l'épais cycle de l'oraison
– funeste épilepsie –
la peau moire de couleurs
–à elles seules l'affront –
niera d'elle-même toute mémoire des colonies

-

UN MINCE JET DIAPHANE

Jour du retour inopiné dans la chambre :
c'est le désert myocarde
lorsque le choc vide rencontre l'endroit
– qui a quitté le sien –
d'où on ne voit plus rien qu'une muette mémoire.

Les lampes, les murs, les lampes encore,
périssent toujours de la couleur absolue du soldat
à qui on a ordonné de défiler par la ville soudain muette.

Cela goûte malgré tout,
le désir de leurs lèvres revenues scellées
sans plus ni plâtre, ni pierre,
ni chœur de femmes contre les murs blafards.
[...]
juste ce matin frénétique de plus
où son lever prompt fait par hasard éclater
le plus particulier fluide...
[...]

Sous l'oreiller, des syllabes forcent d'une aigre petite voix
assise autour d'une cage de barbelés
où les sons du corps inerte leur adressent
des sourires indéfinissables
pour ne pas révéler l'évidence
du bref cadavre.

Et le temps, hélas, ne compte plus souffrir
la censure ouvrière de chaque jour,
mais l'enfer de la main sans égards,
résolue à tout absoudre,
condamnée à réclusion totale.

-

SOUBASSEMENTS

Étrange perspicacité que le rectum des songes...

moi, antagoniste en nos draps spasmophiles,
je suis épave en mon fleuve
insère-toi sur ma liquéfaction

as-tu remarqué, nécrosée brute,
mon silence plein d'orgasmes,
fluide sismique en ta logorrhée babillarde et sclérosante

et lent du long leur foule m'incorpore
face à ton émoi lubrifié...

as-tu honte de jouir l'extase subite des *borderlines*,
l'énigme épouvantable des sécrétions branlantes,
ton œil digital qui m'enfle la vulve
et ton envie de couler le long de mes lèvres bleues?

FRACAS 100

HOMMAGE À L'INSTALLATION « VANITÉ HONNIE »
DE XAVIER DANIEL (XD)
AU FRAC (FONDS RÉGIONAL D'ART CONTEMPORAIN),
STELLA (LA RÉUNION)

Le Monde gisait au milieu de ses propres cadavres. Il y en avait des milliers.

« la mort reste dans le couperet de la guillotine, songeait l'ombre vaguement. L'oiseau est comme l'homme, il ressemble à un caillou. »

L'ombre ne se ressemblait pas. Son mouvement était fluide et immémorable. Elle se tenait au coin d'une bâtisse en pierre de l'époque coloniale, dans le sillage d'une sculpture étrange, faite de nids d'oiseaux suspendus par des fils de nylon.

Dehors, il pleuvait des torrents suifés de journaux par milliards de pages. Et on rêvait d'y mettre le feu. Un brasier intense. *Le Monde*, c'était fini. *Le Quotidien* aussi. Et le *Journal de l'île*.

La mort aux papiers, aux guerres et aux apparences.

Dans son refuge, ruines de pierres à ciel ouvert, l'ombre dessinait sur les murs son cas informe. Elle ne s'arrêtait pas. Elle tournait autour de son déni. Au centre de sa danse, braillaient les vanités honnies, de toute leur abrupte mémoire catacombe.

« chacun va tour à tour du sang au deuil » récitait l'ombre pour elle-même.

En face de sa bâtisse, des mouches et des nacos s'apprivoisaient maladroitement. L'encens montait d'un coco enfumé dans le gris intermittent des chutes de papiers. Un étrange silence régnait sur une foule tassée-serrée, tendue, comme parée à décharger un pogo maloyable rageux et plein de honte. De partout montaient cris et éclats de voix, pressions de salives entre les dents, coups de coudes et chars d'injures. Les cuisses et les nuques se touchaient, éclectiques. Des commères enceintes, de vieilles bourriques ridées, des pépés pleins de diabète, des enfants morve au nez, de sombres poupées adeptes de la communication non violente, des hipsters à la mode du zéro déchet. Du beau monde, bienveillant, pétri de bonne volonté. Tout cela se rendait coup sur coup dans un seul mouvement presque imperceptible, poussant le délire jusqu'à en vomir les miasmes d'une révolusion de la cornée.

Des nuages bas et sombres grattaient le ciel d'hiver austral. Depuis une bonne dizaine de minutes, il neigeait en continu des feuillets de bêtises sur les différentes bâtisses du Frac de Stella. La foule catatonique figeait chacun de ses élans de rage et de peur. Il voyageait des uns aux autres une espèce de spasme épileptique. L'ombre, dans son beurre, suivait la performance du public, l'hystérie rieuse. À ses côtés, matières beuglantes et aphones, les nids d'oiseaux exposés singeaient ce public Frac-cassant.

Il était un peu plus de seize heures, le dix-huitième jour du mois de mai. Les dernières pages venaient de tomber. Un amas de papier gris, d'encre noire. Un tapis épais soudant les jambes de tous en une seule, un seul gros pied uni dans la névrose. La sculpture de XD regardait ce gros pied, cet unique cheveu, de tous ses nids d'oiseaux en forme de crâne se balançant amorphes. La surprise avait beau être passée, de temps à autre de nouvelles rafales de feuilles s'abattaient sur le public rendu euphorique. Chaque fois que cela se produisait, comme hypnotisé, il y circulait un frisson, une sale piqûre de rappel, une couche de plainte s'y promenait, décollée brusquement au scalpel de la honte.

Public Frac-cassé. Il était vaincu. Du moins ça avait l'air de ça. Et l'ombre de la sculpture le fixait encore. Des alliances improbables s'étaient forgées, des mégères aigries liguées d'une mimique de mascara bon marché à un pétard en talon aiguille, des yeux de vieillards torves liés à ceux d'une fratrie patriotique. Deux sœurs religieuses de la paroisse des Avirons s'étaient déplacées et erraient d'un air contrit parmi les mauvaises âmes peut-être en quête d'absolution.

Bientôt céderait la lumière au crépuscule. Les milliards de ventres soudés attendaient du ciel que les buvards crèvent.

«je suis en train de mourir» se disait l'ombre. «Invariablement. Je meurs.»

Soudain, le pied uni de la foule furieuse se délita. Cellule par cellule, les groupes se diluaient. Et le jardin du FRAC fut vidé en peu de temps. Les discours, les raffuts, les messes-basses et les bouches pleines de cocktails s'étaient évaporées d'un battement de cil. Seul restait XD, le regard perdu, errant d'un cadavre de journal à un gobelet en plastique, serrant dans ses doigts les souvenirs de mains empressées et de tapes dans le dos. L'ombre l'attendait, lui, son verdict, son approbation, sa validation, le droit d'exister, de le suivre.

Il ne lança pas un seul regard à sa sculpture puis s'en alla.

L'ombre était condamnée à l'exil, condamnée à sa déchéance, à accueillir l'effet du temps qui sans cesse viendrait la dévorer de mille façons, déliter la matière braillarde et sclérosante, s'y répercuter inlassablement. Tomber en ruine, en morceaux, s'agglutiner ensemble, se désagréger et jouir de cette danse de putréfaction en la rythmant. Beat techno. Lumières passantes, phares de voitures, danse forcée. Tel était maintenant son destin d'ombre exposée, arrimée à la gueule branlante du territoire d'herbage sec.

Ann O'aro, chanteuse, chorégraphe et poète,
travaille sur la décolonisation du corps et le rapport incestueux.
Ses derniers titres: *Ave Maria Euthanatesai* (pièce chorégraphique 2014),
Ann O'aro (musique 2018) et *Cantique de la meute* (poésie).
